



**HAL**  
open science

# La panacée ” (1885), utopie oubliée d’Eugène Bailly ; “ la ” réponse à la question sociale ?

Olivier Menard

## ► To cite this version:

Olivier Menard. La panacée ” (1885), utopie oubliée d’Eugène Bailly ; “ la ” réponse à la question sociale?. Colloque 6 - Société en crise : Révolutions, transitions et transformations 2018, Université de Nantes, Jun 2018, Nantes, France. hal-03383363

**HAL Id: hal-03383363**

**<https://hal.science/hal-03383363v1>**

Submitted on 18 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Journée d'études en Droit Economie Gestion  
Sociologie

**SOCIÉTÉS EN CRISE :**  
**RÉVOLUTIONS, TRANSITIONS ET**  
**TRANSFORMATIONS**

***La panacée* » (1885), utopie oubliée d'Eugène Bailly ;  
« la » réponse à la question sociale ?**

**Olivier MENARD**

Maître de Conférences en Histoire du droit

Faculté de droit et des sciences politiques. Laboratoire Droit et Changement social.

**« La panacée » (1885), utopie oubliée d'Eugène Bailly ;  
« la » réponse à la question sociale ?**

Olivier MENARD – Maître de Conférences en Histoire du droit  
Faculté de droit et des sciences politiques. Laboratoire Droit et Changement social.  
[Olivier.menard@univ-nantes.fr](mailto:Olivier.menard@univ-nantes.fr) - 07 83 86 02 68

En 1885, *La panacée ou la simplification de toutes les questions* d'Eugène Bailly sort des presses de l'imprimerie Victor Bachy <sup>1</sup>. Elle est vraisemblablement publiée à compte d'auteur puisque seule la mention de l'imprimeur, établi à Fourmies (Nord), est indiquée<sup>2</sup>. Comptant aujourd'hui seulement quatre exemplaires dans les collections publiques françaises, l'ouvrage a dû connaître une diffusion confidentielle<sup>3</sup>. Rien d'autre que son nom n'est connu de l'auteur qui demeure un des oubliés de l'histoire de la littérature. Certes contrariantes, ces lacunes contraignent à se concentrer sur sa seule prose et à tenter de reconstruire ce qui peut l'être à partir du seul texte.

Par le biais d'une rencontre improbable en des lieux fort lointains, sous la forme d'un récit utopique, *La panacée* d'Eugène Bailly, propose, en 206 pages, une réponse absolue et intégrale aux dysfonctionnements et crises du temps. Bailly propose une panacée, un remède universel, absolu et intégral, agissant sur toutes les maladies - ou tout le moins réputé tel - en prétendant pouvoir guérir quasi miraculeusement tous les maux qui traversent la société française et son organisation sociale. La 4<sup>e</sup> de couverture de l'ouvrage présente la liste des difficultés et crises qu'il convient de surmonter et auxquelles l'auteur propose d'apporter la réponse :

<p>LA PANACEE</p> <p>Les dix plaies qui nous ont fait le plus souffrir, savoir :</p> <ol style="list-style-type: none"><li>1 Les guerres ;</li><li>2 Les crimes ;</li><li>3 Les vols ;</li><li>4 Les valeurs fictives ;</li><li>5 Les impôts ;</li><li>6 Les débauches ;</li><li>7 La stérilité de la terre et celle des femmes ;</li><li>8 Les concurrences étrangères ;</li><li>9 Les mauvaises répartitions ;</li><li>10 Les faillites, etc., etc. seront supprimées par</li></ol> <p style="text-align: center;">la PANACEE</p> <p style="text-align: center;">Un volume, prix : 3 Francs<sup>4</sup></p>
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<sup>1</sup> BAILLY Eugène, *La panacée ou la simplification de toutes les questions*, Fourmies, V. Bachy, 1885, 206 p. Si la première de couverture mentionne « 1885 », la page 1 quant à elle porte la mention « 1884 ».

<sup>2</sup> Fondée en 1867, l'imprimerie Bachy a définitivement fermé ses portes le 19 octobre 2017 et ses archives demeurent introuvables. Suite à cette fermeture définitive, les locaux qui abritaient l'imprimerie fondée par Victor Bachy qui avait imprimé l'œuvre de Bailly vont être transformés, à l'horizon 2020, en logements pour personnes âgées mais il y a peu de chances pour que ces studios reçoivent le très religieux nom de « reposoir » que proposait Eugène Bailly dans son projet pour les maisons destinées aux personnes âgées et/ou invalides. MARECHAL Lionel, « L'ancienne imprimerie Bachy transformée en logements pour personnes âgées », *La voix du Nord*, 9 février 2018, <http://www.lavoixdunord.fr/314395/article/2018-02-09/l-ancienne-imprimerie-bachy-transformee-en-logements-pour-personnes-agees>; consulté le 7 mars 2018.

<sup>3</sup> Deux exemplaires à la BNF, un à la fondation des sciences politiques et un à l'académie de Médecine de Paris. L'ouvrage est toutefois aisément disponible depuis sa mise en ligne en 2009 par la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5498802h.texteImage>

<sup>4</sup> Cette indication du prix fait volontiers sourire quand la première mesure proposée par Bailly est celle de la suppression de l'argent.

Ainsi l'utopie vient-elle une nouvelle fois au secours du politique en proposant une alternative. Une alternative que Bailly présente comme globale et absolue. Là où Thomas More, plus prudent, concluait en avouant qu'« autant il m'est impossible d'accorder mon assentiment à toutes les paroles de cet homme... autant il m'est facile d'avouer que, dans la République des Utopiens, il existe un très grand nombre de dispositions que je souhaiterais voir en nos cités : dans ma pensée, il serait plus vrai de le souhaiter que de l'espérer »<sup>5</sup>. More faisait la différence entre le rêve et le réalisable. Bailly, lui, ne s'embarrasse pas de ces nuances.

Sur la première de couverture, *La panacée* porte en épigraphe deux propos. Le premier « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté » est, sans le citer, emprunté à l'Évangile selon saint Luc<sup>6</sup>. Le second « Il n'y a pas de panacée possible » voit sa paternité clairement attribuée à Gambetta.

Ces deux citations éclairent particulièrement la démonstration que Bailly entend mener. Avec sa description d'un modèle centré sur la religion et une relecture du message évangélique, il souhaite montrer que Gambetta se trompe dans sa perception de la gestion de la question sociale et qu'une panacée est possible sur terre pour répondre à tous les maux de l'organisation sociale française si elle en venait à appliquer les préceptes que le héros de son oeuvre rapporte du bout du monde.

Valéry Létaille<sup>7</sup>, un géographe français de 26 ans, démobilisé de l'armée russe après un service militaire de 6 années, parcourt l'Asie centrale et fait une rencontre alors qu'il parcourt « le plateau des Monts Bolor, surnommés les Toits du Monde »<sup>8</sup>. Le Bolor<sup>9</sup> existe ; c'est le nom persan du Baltistan, plateau situé dans une région montagneuse du Karakoram, partagé par le Pakistan et l'Inde, au sud du K2, la deuxième plus haute montagne du monde.

Létaille est le premier français à pénétrer cette société régie par des valeurs fort éloignées de celles de la France qu'il a quittée, des préceptes qui ont été à l'origine de la résolution de tous les maux et crises que cette société des monts Bolor a pu rencontrer dans le passé et qui sont étonnement similaires à ceux que rencontre la société française. Et cette société fascine Létaille par son « organisation sociale »<sup>10</sup> car elle est parvenue à assurer la paix universelle, tout au moins localement...

L'oeuvre nous présente donc la découverte de ce monde et de ses us et coutumes que le héros va consigner pour finir par un retour en France où il espère porter la bonne parole et évangéliser celle-ci en espérant convaincre ses concitoyens de changer d'organisation sociale et épouser les valeurs de la société des Monts Bolor des Toits du Monde.

---

<sup>5</sup> *L'Utopie de Thomas More*, traduction d'André Prévost, Paris, Mame, 1978, p. 162.

<sup>6</sup> Saint Luc, II, 14.

<sup>7</sup> Les nom, prénom et autres informations n'arrivent qu'au compte goutte au fil du récit montrant qu'il n'est pas le sujet mais seulement un témoin de ce qui s'est accompli. BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 3, 52, 98, 99 et 116.

<sup>8</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 3.

<sup>9</sup> Région décrite par Alexandre de Humboldt dans son *Asie centrale : Recherches sur les chaînes des montagnes et la climatologie comparée*, publié, dans sa version française, en 3 volumes, chez Gide en 1843. Eugène Cortambert précisera en 1875 dans son *Histoire des progrès de la géographie de 1857 à 1874*, que le Bolor « qu'on a dépeint longtemps comme une haute chaîne, n'existe pas comme montagne ; que ce n'est qu'un plateau, extension de celui du Pamir ».

<sup>10</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p.6.

## I – Une réponse à Gambetta et aux opportunistes sur la question sociale :

Dans cette France de transition qui fait suite à la guerre de 1870, la question sociale est alors à la mode au point qu'elle s'en trouve même parfois spirituellement parodiée notamment par Victorien Sardou qui, en 1872, dans la pièce *Rabagas*<sup>11</sup> fait dire à l'avocat Rabagas :

« Mais ne disons donc pas de bêtises entre nous!... Sapristi ! Est-ce qu'il y a des questions sociales ?... Il y a des positions sociales ; et quand on n'a pas les meilleures, il faut les prendre, voilà tout ! »

Beaucoup plus sérieux, même s'il utilise le détour de l'utopie, Bailly souhaite contribuer à la résolution de cette question sociale. Il entend notamment lutter contre la montée de la libre pensée qui se fait en France au détriment de la religion catholique<sup>12</sup>. Ce faisant, en 1885, il répond et s'oppose aux postures pragmatiques des opportunistes<sup>13</sup> et notamment de Gambetta, décédé en décembre 1882, et de Ferry qui préfèrent défendre la liberté de conscience et opter pour un Etat laïc<sup>14</sup> et traiter les questions, spécifiquement, les unes après les autres, et non par une approche globale.

Ainsi, Bailly répond au discours du Havre que Léon Gambetta a prononcé le 18 avril 1872 et dans lequel il condamne par avance la tentative de Bailly :

« Tenons-nous en garde contre les utopies de ceux qui, dupes de leur imagination ou attardés dans leur ignorance, croient à une panacée, à une formule qu'il s'agit de trouver pour faire le bonheur du monde. Croyez qu'il n'y a pas de remède social, parce qu'il n'y a pas *une question sociale*. Il y a une série de problèmes à résoudre, de difficultés à vaincre, variant avec les lieux, les climats, les habitudes, l'état sanitaire, problèmes économiques qui changent dans l'intérieur d'un même pays ; eh bien ! Ces problèmes doivent être résolus un à un et non par une formule unique. C'est par le travail, par l'étude, par l'association, par l'effort toujours constant d'un gouvernement d'honnêtes gens, que les peuples sont conduits à l'émancipation. Il n'y a pas, je le répète, de panacée sociale, il y a tous les jours un progrès à faire, mais non pas de solution immédiate, définitive et complète »<sup>15</sup>.

Par ces mots, Gambetta ne fait que reprendre, en les précisant, des propos qu'il avait déjà tenus à Belleville, le 26 mai 1870, où il disait :

« La réforme politique contient en germe les réformes sociales. Je dis *les*, car cette unité que l'on appelle la question sociale n'existe pas. Il n'existe que des besoins multiples et variés correspondant à des remèdes variés et multiples, et qui sont tantôt l'accession à la propriété, tantôt l'accession à l'association »<sup>16</sup>.

Gambetta reprend ainsi la position de Victor Hugo sur la panacée quand ce dernier s'était exprimé lors de la séance des cinq associations d'art et d'industrie, le 29 mai 1848 en estimant qu'« il n'est pas donné à l'homme, je le répète, de rencontrer ni dans le monde physique, ni dans le monde moral, ni dans le monde politique, une panacée »<sup>17</sup>.

<sup>11</sup> SARDOU Victorien, *Rabagas, comédie en cinq actes, en prose*, présentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 1<sup>er</sup> février 1872, Paris, Michel Lévy frères, 1872, Acte IV, scène IX, p. 189.

<sup>12</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 100.

<sup>13</sup> Sont qualifiés d'opportunistes, dans la première partie de la III<sup>e</sup> République, les Républicains modérés, initialement classés à gauche et qui seront à l'origine de la droite républicaine et libérale actuelle

<sup>14</sup> Dans son discours du 23 avril 1875 à Belleville, Gambetta affirmait que : « l'Etat doit être laïque [...] Les affaires religieuses sont affaire de conscience et par conséquent de liberté. Le grand effort de la Révolution française a été pour affranchir la politique et le gouvernement du joug des diverses confessions religieuses. Nous ne sommes pas des théologiens, nous sommes des citoyens, des républicains, des politiques, des hommes civils : nous voulons que l'État nous ressemble et que la France soit la nation laïque par excellence. [...] Je le dis et je le répète, ce que nous voulons, c'est la liberté partout et en premier lieu la liberté de conscience assurée pour tous ; mais, avant tout et par-dessus tout, nous considérons que la mise en œuvre de la liberté de conscience consiste d'abord à mettre l'État, les pouvoirs publics en dehors et au-dessus des dogmes et des pratiques des différentes confessions religieuses, à mettre la France à l'abri aussi bien des empiètements du sacerdoce que de l'empire. C'est là le commencement et la fin de la liberté civile, qui engendre la liberté politique ». GAMBETTA Léon, *Discours sur les lois constitutionnelles prononcé le vendredi 23 avril 1875 dans une réunion privée à Belleville par M. Gambetta, représentant de la Seine*, Paris, Ernest Leroux, 1875, 64 p., p. 56-58.

<sup>15</sup> GAMBETTA Léon, *Discours prononcé au Havre le 18 avril 1872 par M. Gambetta*, Paris, Ernest Leroux, 1872, 32 p., p. 27-28.

<sup>16</sup> Publié dans *Le Rappel* du 28 mai 1870 et rapporté par ALEXANDRE Roger, *Le musée de la conversation, répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques avec une indication précise des sources*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Bouillon, 1897, p. 419-420.

Tous deux conscients que l'utopie a fait sombrer la République de 1848<sup>18</sup>, Léon Gambetta et Jules Ferry se veulent pragmatiques et refusent de suivre les utopistes qui considèrent que ce qui est dépend de la seule volonté.

Ainsi, à l'occasion d'un discours à la Chambre le 31 janvier 1884, Jules Ferry considère-t-il qu'il n'existe pas de solution unique, toute faite, à tous les problèmes du temps :

« La question que M. Langlois pose au Gouvernement, à la majorité, à l'opposition, n'est pas une question nouvelle : c'est la même que celle qui se dressait, il y a trente-cinq ans, au lendemain d'une révolution victorieuse, devant les fondateurs de la deuxième République. Nous pouvons la formuler, à l'heure qu'il est, avec une grande précision : il y a une ou des questions sociales, peu importe, mais le Gouvernement est-il en possession de la solution ? En face d'une crise ouvrière qui réduit le travail et augmente la misère de l'humanité, le Gouvernement est-il tenu d'avoir un remède ? Le Gouvernement est-il chargé par sa mission même et par sa fonction de Gouvernement, de faire prévaloir un système déterminé d'extinction du paupérisme ? En un mot, la solution du problème social ou des problèmes sociaux est-elle dans la main du Gouvernement, ou est-elle avant tout dans la main de l'individu ? Voilà, je crois, la question qui s'est posée, formidable, devant nos pères de 1848, et qui a fait peser sur les destinées de la seconde République un profond et funèbre malentendu.

Oui, à cette époque, beaucoup de républicains et, on peut le dire, l'immense majorité des travailleurs, estimaient qu'ils avaient le droit de demander au Gouvernement la solution de la question sociale ; et c'est sur ce malentendu que la République de 1848 a sombré. (Marques d'assentiment au centre.)

Eh bien, messieurs, je viens ici surtout pour vous faire remarquer combien la situation a changé, combien l'état des esprits sur ce point s'est amélioré !

Non, nous n'en sommes plus à croire qu'il y a quelque part, dans quelque école économiste ou socialiste que ce soit, une solution du problème de la misère : car, en vérité, si cette école existait, il n'y aurait qu'une chose à faire : lui remettre le gouvernement tout entier.

Mais l'expérience des temps, la réflexion, le bon sens public, développés par treize ans de liberté, ont appris à tout le monde que ce sont là des utopies dont l'heure est passée ; que nous sommes une génération moins idéaliste, moins rêveuse, mais plus éprise de savoir positif et de notions certaines »<sup>19</sup>.

Et Ferry de continuer son discours en affirmant que :

« Le caractère particulier de ces modes d'intervention [du gouvernement] n'est pas assurément d'apporter un remède immédiat : ce n'est pas de la thérapeutique que nous faisons, c'est de l'hygiène sociale. L'intervention de l'Etat - j'entends l'intervention légitime et vraiment efficace - ne peut donner ses fruits qu'à longue date »<sup>20</sup>.

En 1883, Waldeck-Rousseau reprend à son compte cette approche pragmatique de la question sociale en affirmant lors de son discours introductif à l'enquête sur les associations ouvrières de 1883<sup>21</sup> :

« On ne transforme pas une société, elle se modifie lentement, graduellement. On ne traite pas les hommes comme on ferait d'une monnaie démodée qu'on met au creuset pour la frapper en masse à une effigie nouvelle ».

Si la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels dont elle affirme la liberté d'expression et d'action a abouti, les autres projets sociaux portés par les opportunistes n'ont, le plus souvent, pas eu le même succès. Malgré leur absence de réussite, les opportunistes ont eu la volonté de traiter les questions sociales<sup>22</sup> : ils ont visé la question salariale au sein des grandes industries comme les mines et les chemins de fer, tout comme ils ont également cherché

---

<sup>17</sup> *Œuvres complètes de Victor Hugo, Actes et paroles, 1*, Paris, Hetzel & Quantin, 1882, p.192.

<sup>18</sup> EWALD François, « La question sociale » in HAMON Léo (dir.), *Les opportunistes. Les débuts de la République aux républicains*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991. p. 149-162, p. 156. Communication issue des entretiens d'Auxerre de 1986 et qui se retrouve intégralement republiée sous le titre EWALD François, « La politique sociale des opportunistes 1879-1885 » in BERNSTEIN Serge & RUDELLE Odile (dir.), *Le modèle républicain*, Paris, PUF, 2015.

<sup>19</sup> ROBIQUET Paul, *Discours et opinions politiques de Jules Ferry publiés avec commentaires et notes*, Paris, Armand Colin, 1897, tome VI, p. 226-227.

<sup>20</sup> ROBIQUET Paul, *Discours et opinions politiques de Jules Ferry publiés avec commentaires et notes*, Paris, Armand Colin, 1897, tome VI, p. 236.

<sup>21</sup> Cité in EWALD François, « La question sociale » in HAMON Léo (dir.), *Les opportunistes. Les débuts de la République aux républicains*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991. p. 149-162, p.152-153.

<sup>22</sup> EWALD François, « La question sociale » in HAMON Léo (dir.), *Les opportunistes. Les débuts de la République aux républicains*, Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991. p. 149-162, p. 150.

la réduction de la journée de travail - ce que fait également Bailly<sup>23</sup>, tout comme ils ont également tenté d'avancer sur les questions de secours et de retraite - sujet que solutionne Bailly en montrant comment par sa globalité le système des Toits du Monde a fait mieux que les caisses de retraite<sup>24</sup>.

Le souhait de répondre à la question sociale reste dans l'air du temps. Ainsi, en cette même année 1884, d'autres que Bailly proposent leurs solutions alternatives à la question sociale. Lors du débat à la Chambre où il est auditionné le 30 janvier 1884, Jean Edmond Laroche-Joubert, député de Charente, préconise « comme solution amiable de la question sociale, le système de la coopération », solution qu'il a expérimenté avec grande satisfaction dans son entreprise de papeterie d'Angoulême. Comme le relate *le Constitutionnel*, dans un article signé J.D.<sup>25</sup>, « Chaque ouvrier ayant conscience de travailler pour son propre compte en travaillant pour tous, est plus laborieux, plus exact, plus docile, plus sévère pour lui-même et pour les autres. La paresse, en pareil cas, est un vol fait au fonds commun ». Et le journal après avoir rappelé que fort de ce succès Laroche-Joubert l'a expérimenté avec le même résultat positif dans la production agricole, de se demander « C'est une question de savoir si la coopération est la panacée » avant de conclure que « l'on a tôt fait d'affirmer que la crise ouvrière est une invention d'intransigeants ou de royalistes aux abois que d'y trouver un remède ».

Il convient donc de se pencher sur les ingrédients de cette panacée que présente et propose Bailly pour mettre un terme aux plaies qui affectent la France.

## **II – La panacée, un programme complet pour une solution totale**

Bailly affiche clairement le but final de son propos quant à ce que pourrait en retirer la France dans son approche de la question sociale en prêtant au prêtre du village de Haute-Corne le propos suivant : « *La France est-elle mure pour la question sociale ? [...] il serait grand temps surtout de la tirer de l'erreur dans laquelle elle s'est plongée et il semble qu'elle veuille s'y enfoncer de plus en plus [...et la France court à sa perte du fait de ] la libre-pensée et toutes les autres sectes qui se croient intéressées à s'éloigner de la religion catholique, la seule vraie, la seule qui puisse nous donner la paix* »<sup>26</sup>. En luttant contre une libre-pensée qui conduit au matérialisme, la France pourra atteindre le but qu'a atteint cette civilisation des Monts Bolor, arrivée à la félicité : « *il ne nous manque jamais rien et on ne se dispute plus : c'est la paix universelle* »<sup>27</sup>.

Bailly est clair ; l'organisation sociale mise en place sur les Toits du Monde est « le seul moyen de ne plus avoir de pauvres, de ne plus avoir de voleurs, de ne plus avoir d'assassins, de ne plus avoir de faussaires, de toujours avoir la paix entre les citoyens, d'avoir des enfants mieux élevés, mieux instruits, les vieillards mieux soignés, de rendre la terre plus fertile, etc., etc »<sup>28</sup>. Et, Bailly présente alors l'histoire de ceux qui « se sont efforcés de réformer l'existence humaine, c'est-à-dire supprimer les douleurs de la vie des prolétaires, l'ennui des riches, la séduction du sexe faible tout en nous ayant fait connaître les joies d'une religion sur la terre et le bonheur d'une vie future »<sup>29</sup>, tout en

---

<sup>23</sup> BAILLY E., *La Panacée*, p. 4, 45, 87.

<sup>24</sup> BAILLY, p. 194

<sup>25</sup> « La crise ouvrière devant la chambre », *Le constitutionnel*, jeudi 31 janvier 1884, p.1. <https://www.retronews.fr/journal/22/373905/1>

<sup>26</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 100-102.

<sup>27</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 6.

<sup>28</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 150.

<sup>29</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 154.

reconnaissant qu'il reste toutefois deux maux auxquels cette société parfaite n'a pas réussi à éradiquer, à savoir la vieillesse et la maladie<sup>30</sup>.

Ainsi, pour arriver à un accomplissement similaire dans lequel toutes les plaies sociales sont résolues, la France n'aura qu'à transposer ces recettes qui ont libéré cette société du bout du monde et que le héros va rapporter de son périple pour les présenter à ses concitoyens.

Constatant que « les grandes villes se décentralisèrent pour aller cultiver la terre et travailler à des choses plus sérieuses que des procès, du luxe, et des marionnettes »<sup>31</sup>, Bailly présente une société communautaire rurale et agricole<sup>32</sup>, où les discussions politiques semblent se cantonner au productivisme agricole et où l'industrie<sup>33</sup> n'intéresse qu'en ce qu'elle produit l'outillage agricole.

La propriété privée n'apportant rien de bon<sup>34</sup> et comme « on n'emporte rien quand on meurt »<sup>35</sup>, « on a tout exproprié au profit de tous »<sup>36</sup> et la propriété est désormais collective car « la propriété nationale, sans argent, sans or, sans billet de banque, c'est la parfaite fraternité, c'est la répartition des efforts et des jouissances humaines alors que la propriété individuelle, c'est la complication pour chacun ; c'est l'imperfection de l'agriculture ; c'est la stérilité pour certaines terres »<sup>37</sup>.

Considérant que « pour le bonheur de l'humanité [la prière] est aussi nécessaire que le travail », Bailly place la religion catholique au cœur de son projet<sup>38</sup>. Elle rythme tous les événements de la journée<sup>39</sup>. Et, même s'il précise que personne n'est forcé de sanctifier, Bailly dénonce la libre pensée qui gagne et corrompt la France et montre que c'est grâce à la religion que les habitants des monts Bolor sont arrivés à la félicité.

Sur les Toits du Monde, la monnaie a disparu. *La panacée* est un plaidoyer contre l'argent et les malheurs qu'il occasionne. L'argent et ses méfaits sont vilipendés tout au long de l'oeuvre. Qualifiée de « semence de malheur », de « grand mal » et considérée comme la source de « tous les maux dont l'Europe souffre » et de générateur des fleuves de misère en Europe, la monnaie a été supprimée<sup>40</sup>. Notamment parce qu'une société sans argent fait plus de place à l'homme qu'on considère alors pour ce qu'il est et non pour ce qu'il a contrairement aux sociétés monétarisées dans lesquelles on ne prête qu'aux riches à savoir à ceux qui disposent de garanties. Létoile rapporte d'ailleurs que c'est suite à la ruine de ses parents qu'il a du partir servir dans l'armée russe<sup>41</sup>.

---

<sup>30</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 194.

<sup>31</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 153-154.

<sup>32</sup> Tout le chapitre II, soit la moitié de l'ouvrage, y est consacré. BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 52-160. Le productivisme y est tel qu'accusés de capter les terres et de nuire à la production, les jardins d'agrément sont proscrits, p. 58.

<sup>33</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 36-37, même si la métallurgie n'est pas totalement délaissée, p. 113-114.

<sup>34</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 133.

<sup>35</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 172.

<sup>36</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 6.

<sup>37</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 128.

<sup>38</sup> Avec un argumentaire qui pourrait toutefois prêter à sourire : ainsi, en sortant de l'office, Létoile demande au vétérinaire « On est donc tous religieux dans ce pays-ci ? – Que voulez vous faire d'autre pour passer votre temps les dimanches ? me répondit-il. ». BAILLY Eugène, *La Panacée*, p. 75.

<sup>39</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 12, 14-19, 86.

<sup>40</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 5, 7-8, 21, 25, 30, 43, 120, 130-131, 151, 190, 198, 205.

<sup>41</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 100.

Sur les Toits du Monde, la suppression de l'argent a fait disparaître la jalousie et, depuis la suppression de l'argent, « il n'y a presque plus d'assassinats, plus de voleurs, plus de faussaires, plus de faux-monnayeurs, plus d'ivrognes, plus de mendiants, enfin plus de pauvres, tous riches ! »<sup>42</sup>.

Bailly en profite pour critiquer le système d'exonération qui a cours dans l'armée française permettant aux jeunes ayant de l'argent d'échapper au service militaire en payant de jeunes démunis qui l'effectueraient à leur place. Il présente cet échappatoire comme une des causes de la défaite face à l'Allemand en présentant une armée française constituée d'hommes pauvres, mal nourris dans leur jeunesse et ignorants faute d'avoir pu payer pour s'instruire<sup>43</sup>.

La suppression de l'argent a apporté la paix des armes et des ménages. Elle a fait taire la guerre puisqu'il n'y a plus d'argent à prendre tout comme elle a également fait taire les « bruits de ménage » en réglant la question du conjoint avare et de la femme dépensière<sup>44</sup>. Et, « si les Français voulaient supprimer l'argent, ils supprimeraient en même temps leurs dettes, leurs impôts, leurs bagnes, leurs prisons, leurs tribunaux, leurs assassinats, leurs voleurs, leurs ivrognes, leurs guerres, leurs révolutions »<sup>45</sup>.

Dans son projet centré sur la religion, Bailly fonde la disparition de la monnaie dans le message évangélique. Ainsi écrit-il que le Christ « était venu sur terre pour dire aux hommes, que le vrai poison, le levier de tous les crimes de toutes les intrigues, de toutes les misères sociales, était l'argent [...] les peuples qui n'ont pas encore supprimé l'argent n'ont pas encore compris l'Évangile », ajoutant que Jésus-Christ a été condamné à mort « principalement parce qu'il voulait supprimer l'argent »<sup>46</sup>. Pour étayer sa démonstration, Bailly invente une improbable venue de Saint Tiburce sur les Toits du Monde qu'il serait venu évangéliser et « dire ce qu'il avait vu, c'est-à-dire la persécution et la dispersion par les soldats des capitalistes ». Ce serait ainsi Saint Tiburce qui aurait appelé à la disparition de l'argent et à la mise en commun des terres et pâtures<sup>47</sup>. Et, Bailly raconte que Saint Tiburce rapporta la lutte de Jésus contre l'argent<sup>48</sup> dans une interprétation qui semble quelque peu abusive. En effet, selon St Matthieu et St Luc<sup>49</sup>, Jésus avance certes que *"nul ne peut servir deux maîtres... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon"* également traduit par *« Personne ne peut servir deux maîtres [...]. Vous ne pouvez pas servir Dieu et l'argent. »*, mais s'il s'agit de dénoncer la force asservissante de l'argent, le propos n'emporte pas interdiction de s'en servir ni ne demande sa disparition.

Le projet de Bailly est également centré sur le travail, comme le dit le premier autochtone rencontré par Léoïle : « dans notre organisation sociale, on ne compte que deux choses, le travail et le temps, plus l'utilité de l'occupation, mais jamais l'argent »<sup>50</sup>.

---

<sup>42</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 8, 47.

<sup>43</sup> Présentant le service militaire des Toits du Monde, Bailly distingue le temps de guerre du temps de paix pendant lequel le service « est de six années consécutives, excepté pour les prêtres et les séminaristes qui ne font aucun service militaire ». BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 47-48. Quand Bailly écrit, la France est sous le régime de la loi Cissey du 27 juillet 1872 et le service national est obligatoire. Sa durée en est de 5 ans ou de 6 mois à 1 an, et par la méthode du tirage au sort. Il faut attendre la loi Freycinet du 15 juillet 1889 pour que soient supprimées les dispenses de service militaire préalablement accordées aux enseignants, aux élèves des grandes écoles et aux séminaristes. Désormais tout le clergé doit servir sous les drapeaux. Le service militaire passe de 5 à 3 ans, mais le tirage au sort perdure. Et c'est la loi Berteaux du 21 mars 1905 qui établit le principe d'égalité de tous devant le service militaire et qui supprime le tirage au sort, les remplacements et les exemptions ; tous les hommes peuvent désormais être appelés pour deux ans, pour un service personnel, égal et obligatoire.

<sup>44</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 51 et 30-32.

<sup>45</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 168-169.

<sup>46</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 88, 136-140.

<sup>47</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 140.

<sup>48</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 137-138.

<sup>49</sup> Matthieu 6, 24 et Luc 16, 13.

<sup>50</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 11.

Tout étranger arrivant sur les Toits du Monde bénéficie d'un accueil de deux journées pendant lesquelles il est logé, nourri et blanchi<sup>51</sup>. Mais à l'issue de ces deux journées, l'étranger, comme tout un chacun sur les Monts Bolor, doit travailler pour être entretenu.

Le travail est obligatoire pour quiconque entend être nourri par la communauté. « Si on ne travaille pas, on n'a pas à manger »<sup>52</sup>. Tous doivent travailler mais, en contrepartie, le système prend en charge tout le monde ; malades, vieillards et tous ceux qui ne peuvent travailler<sup>53</sup>.

Bailly insiste sur les conditions d'un travail qu'il voit comme « si peu pénible [...] qu'on peut l'appeler une distraction »<sup>54</sup>.

Dans une époque où les ouvriers sont encore parfois payés à la pièce dans les usines en France, les Toits du Monde ne connaissent pas d'obligation de rendement mais elle est remplacée par un contrôle social des uns par les autres comme en témoigne le cas d'Hippolyte le contestataire à qui l'on reproche de parler plus que de faire marcher sa pelle<sup>55</sup>.

Outre qu'il assure la santé et ouvre l'appétit<sup>56</sup>, le travail a pour but de permettre aux habitants de répondre à leurs besoins primaires en se procurant les quatre principales choses de la vie selon Bailly, à savoir : l'habillement, le logement, la nourriture<sup>57</sup> et la boisson. C'est « l'abondance, au luxe près »<sup>58</sup>.

La vie décrite se rapproche alors de l'ascèse. Sont proscrits de la société des Monts Bolor les loisirs<sup>59</sup> et le luxe. La nourriture étant fournie à tous, il est proscrit de chasser, pêcher ou oiseler<sup>60</sup> et le chemin de fer n'est construit que pour les seuls besoins utiles et non pour les loisirs<sup>61</sup>. Parce qu'il est du « temps perdu » et qu'il « enlève une grande quantité de bras à l'agriculture »<sup>62</sup>, le luxe est proscrit. Il n'est autorisé que dans les seules églises<sup>63</sup>. Et, dans cette logique utilitariste, les commerçants et les intermédiaires, considérés comme « inutiles, même nuisibles » et assimilés au luxe et au superflu, sont supprimés<sup>64</sup>.

Mais, en prônant une expropriation totale et une collectivisation des biens et des échanges<sup>65</sup>, Bailly va à l'encontre de ce qui deviendra, 10 ans plus tard, la position sociale de l'Eglise romaine. Le 15 mai 1891, avec *Rerum novarum*,

---

<sup>51</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 5.

<sup>52</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p.5.

<sup>53</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 26.

<sup>54</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 92.

<sup>55</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 103, 180.

<sup>56</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 8. Ainsi, la « Science de la santé [se résume-t-elle] : Bien travailler pour bien manger », p. 49.

<sup>57</sup> De longs développements sont consacrés à la nourriture ainsi qu'aux fraudes et falsifications en matière d'alimentation, au centre des préoccupations à l'époque de Bailly. On retiendra que la nourriture est donnée à chacun en quantité et en qualité égale, malades et officiers militaires exceptés, les gourmands étant autorisés à manger les restes. 24-25, 37-38, 46, 130,132-133, 140, 163.

<sup>58</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 37.

<sup>59</sup> « les jeux ne sont pas de mode. Que jouerait-on, puisqu'il n'y a plus d'argent à gagner ou à perdre ? » [...] « c'est dans l'espoir de gagner qu'on se met au jeu [...] il n'y a rien d'honnête dans le jeu [...] Bien des personnes vous diront encore qu'elles jouent pour passer le temps ou pour se distraire, que le jeu les amuse. Pourquoi ne parlent-elles pas de politique ? Au moins cela les instruirait en instruisant ceux qui les écouterait ». BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 23 et 75-76.

<sup>60</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 182.

<sup>61</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 50, 76.

<sup>62</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 56, 196.

<sup>63</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 19, 145.

<sup>64</sup> Le commerce est regardé « comme un vol » et les intermédiaires sont considérés comme « inutiles, même nuisibles, comme des colorants pour le beurre, des bracelets pour dames, des boucles d'oreille, des tapis, des rideaux de lit, enfin toutes sortes de décorations inutiles dans l'appartement, l'ameublement et l'habillement ». BAILLY Eugène, *La panacée*, 164, 188-189, 192.

<sup>65</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 6.

l'Eglise publie sa première encyclique sociale. Souhaitant répondre à la montée de la pauvreté, elle y défend le droit de propriété contre toute forme de collectivisation que réclament socialisme et communisme<sup>66</sup>. Ainsi, opposé aux opportunistes, Bailly s'écarte également du catholicisme social qui, s'il vise à diminuer la durée et la pénibilité du travail, maintient cependant la propriété privée et ne remet pas en cause l'existence de la monnaie.

Bailly se retrouve-t-il seul pour autant ?

### III - Une panacée très empruntée

Bailly ne fait aucune référence aux utopistes l'ayant précédé. Et pourtant, il s'en inspire. Nombre des idées évoquées l'ont déjà été dès l'Antiquité grecque avec Platon et Aristote. Mais il est un auteur beaucoup plus proche de lui à qui Bailly emprunte beaucoup, vraiment beaucoup. Au point, qu'il serait presque possible d'écrire que, sans être une copie carbone, ce projet a déjà été écrit.

Près d'un demi-siècle plus tôt, dans son *Voyage en Icarie*, Etienne Cabet a en effet déjà fait disparaître la monnaie<sup>67</sup>, tout en se référant, dans une autre de ses œuvres, également aux écritures saintes<sup>68</sup>.

Considérant que la nature a donné tout à tous, que la propriété est source de désordres et qu'elle doit être commune<sup>69</sup>, Cabet a déjà plébiscité la communauté qu'il voit comme étant « le dernier perfectionnement social et politique et le but de l'humanité »<sup>70</sup>.

Quant au travail, les pages écrites par Bailly ont également pour beaucoup déjà été écrites par Cabet pour qui le travail est « général et obligatoire pour tous »<sup>71</sup>. Les deux hommes se rejoignent également dans leurs préoccupations en matière de durée<sup>72</sup> ou de conditions de travail.

Là où Bailly écrit que « les hommes forts sont désignés pour faire les travaux fatigants et les faibles exécutent l'ouvrage plus doux, mais ceux-ci sont tenus plus longtemps à leur besogne »<sup>73</sup> Cabet écrivait sur sa première de couverture « premier devoir, travailler » et la devise « Tous pour chacun, chacun pour tous, A chacun suivant ses besoins. De chacun suivant ses forces ».

Cabet considère que le travail, obligatoire pour tous, est attrayant et il en règle également la durée avec précision<sup>74</sup>. De la même manière, Cabet a également largement insisté sur la propreté<sup>75</sup> qui tient tant à cœur à Bailly<sup>76</sup> mais qui s'avère finalement assez classique dans ce XIX<sup>e</sup> siècle hygiéniste. Les repas pris en commun sont, là encore inspirés de Cabet quant aux nombres, aux horaires et à la description <sup>77</sup> même si les repas de Bailly, identiques tous les

---

<sup>66</sup> ASTIER Isabelle, DISSELKAMP Annette, « Pauvreté et propriété privée dans l'encyclique *rerum novarum* », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 2010/2 (n° 59), p. 205-224. URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-d-economie-politique-2010-2-page-205.htm>

<sup>67</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, Paris, au bureau du Populaire, 1848, 5<sup>ème</sup> édition, 600 p., p. 6, 13, 99, 313, 375 et 556.

<sup>68</sup> CABET Etienne, *Le vrai christianisme suivant Jesus-Christ*, Paris, au bureau du Populaire, 2<sup>e</sup> édition, 1847, p. 256. Cabet y rappelle qu'Isaïe, LV, 1-2, prônait la disparition de la monnaie et l'abondance en tout.

<sup>69</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p.512.

<sup>70</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 518, 527.

<sup>71</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 557.

<sup>72</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 4, 45, 87 ; CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 102-103.

<sup>73</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 9.

<sup>74</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 36, 90, 100-103, 358.

<sup>75</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 42, 65, 88. Cabet insistait plus volontiers sur l'hygiène et la santé.

<sup>76</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 12, 18, 25, 27, 40, 68, 79, 116, 121, 125 : allant jusqu'à considérer, p. 79, que « la propreté des porcs est aussi grande que celle de beaucoup de Français ».

<sup>77</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 52-55.

soirs<sup>78</sup>, n'ont pas la variété des repas de Cabet. Cabet lutte également contre la cruauté envers les animaux<sup>79</sup>. Et, la litanie des thématiques déjà traitées par Cabet et, le plus souvent de façon très proche voire similaire, pourrait tenir de l'inventaire à la Prévert, certes sans les ratons laveurs, et en intégrant que le projet de Cabet, long de 600 pages est forcément plus détaillé que celui de Bailly qui n'en fait que le tiers.

Certes Bailly s'en distingue également par certains points, notamment sur la religion. Là où Bailly insiste sur un catholicisme qu'il impose à tous tout en l'interprétant de manière contestable, Cabet accepte la liberté religieuse, même s'il considère que la religion icarienne reste la plus parfaite<sup>80</sup>. De même Cabet accepte-t-il le luxe même si ce n'est que lorsque tous ont déjà le nécessaire et l'utile<sup>81</sup>.

Et Cabet, tout en luttant contre l'oisiveté, d'être également moins rigoriste que Bailly en acceptant les plaisirs et certains jeux, allant même jusqu'à imposer le billard dans chaque famille<sup>82</sup>.

Dans l'uniformité vestimentaire, mobilière et architecturale, Bailly rejoint Cabet qui empruntait lui-même beaucoup à Thomas More, en ce que l'uniformisation contribue à lutter contre la convoitise<sup>83</sup> et le luxe ostentatoire, en se souvenant que l'œuvre de More est un véritable réquisitoire contre le luxe<sup>84</sup>.

Avec ses vêtements simples, tous semblables et sans fioritures, Bailly insiste sur la qualité et la durabilité des vêtements<sup>85</sup>, rejoignant ainsi la dénonciation de la société de consommation et de l'obsolescence programmée qu'avait déjà faite Emile Souvestre en 1845<sup>86</sup> en présentant un monde de l'an 3.000 qui prospère selon la règle du profit et où l'organisation sociale est gangrenée par l'obsession de la richesse et le mépris de l'individu<sup>87</sup>. Bien que beaucoup moins truculent que Souvestre dans la dénonciation des travers de son temps, Bailly le rejoint dans sa dénonciation de la société du profit et dans laquelle Souvestre critiquait le célèbre «Enrichissez-vous» de Guizot qui favorisait les propriétaires.

Comme dans d'autres utopies dirigistes, pas de vocation individuelle. Ce n'est pas l'individu qui choisit son futur professionnel. « C'est à l'école que ça se décide ; on apprend un métier selon les aptitudes et sa force apparente ; ou bien on forme des apprentis selon que les besoins se font sentir dans chaque corps d'état ». Et si Bailly se contredit ultérieurement en écrivant qu'à l'école les maîtres poussent « chaque élève selon ses goûts et ses aptitudes »<sup>88</sup>, il revient finalement au principe initial : à 17 ou 18 ans, les garçons « sont dirigés, selon que le besoin social l'exige »<sup>89</sup>, tout en laissant une illusoire porte de sortie en affirmant qu'un changement d'affectation pourra être opéré quand

---

<sup>78</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 12, 16.

<sup>79</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p.318.

<sup>80</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 169-170, 287-288.

<sup>81</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 271-272, 558.

<sup>82</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 270-272, 318-319.

<sup>83</sup> CABET Etienne, *Voyage en Icarie*, p. 67, 58. « toutes les maisons des villes sont absolument les mêmes à l'intérieur [...] les meubles étant absolument les mêmes comme les maisons, chaque famille n'emporte que quelques effets personnels, et quitte sa maison toute meublée pour en prendre une autre qui se trouve également meublée ».

<sup>84</sup> FORTUNATI Vita, « Utopia », in FORTUNATI Vita & TROUSSON Raymond avec la participation de SPINOZZI Paola, *Histoire transnationale de l'utopie littéraire et de l'utopisme*, Paris, Honoré Champion, 2008, 1359 p., p.85-96.

<sup>85</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 27, 34, 40-41, 178. Seuls les officiers de l'armée, déjà privilégiés par une nourriture plus fine que le reste de la population, disposent, pour leurs uniformes, de la plus belle laine et sont autorisés à porter de l'or sur leurs costumes en fonction de leur grade, ainsi que leurs épouses qui ont droit à la soie et aux rubans, p. 166-167 et 177.

<sup>86</sup> SOUVESTRE Emile, *Le monde tel qu'il sera*, Paris, Coquebert, sans date (1846), 324 p., p. 35.

<sup>87</sup> TROUSSON Raymond, « Emile Souvestre et *Le monde tel qu'il sera* », in *De l'utopie à l'uchronie, formes, significations, fonctions (actes du colloque d'Erlangen (16-18 octobre 1986))*, Etudes littéraires françaises, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1988, 178 p., p. 123-134.

<sup>88</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 9, 23.

<sup>89</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 42.

cela sera possible – alors que le changement n’interviendra que lorsque cela sera nécessaire pour répondre aux besoins de la communauté. On ne peut donc choisir son métier même s’il reste possible d’en refuser un, une fois<sup>90</sup>. L’individu, déterminé par ses capacités et les besoins de la société n’est donc pas libre d’oeuvrer par vocation ou choix personnel comme en témoigne le parcours de Létoile qui, au cours du récit, est envoyé dans différents lieux en fonction des tâches à accomplir, devenant ainsi successivement terrassier, briquetier, chargé du classement des laines.

Bailly reprenait ici un déterminisme déjà évoqué par Emile Souvestre quelques décennies plus tôt. Toutefois, là où Bailly n’insiste que sur les seules capacités, Souvestre n’avait pas hésité à aller beaucoup plus loin en créant des « serres chaudes » pour faire pousser certains bébés et obtenir ainsi des « savants forcés »<sup>91</sup> et à adapter les individus aux besoins de la société en pratiquant des palpations par lesquelles « les docteurs du bureau des triages » constataient les aptitudes en tâtant les bosses des crânes des jeunes enfants pour leur donner une destinée en fonction des protubérances observées sur leurs crânes<sup>92</sup>. Souvestre allant même jusqu’aux manipulations génétiques :

« Le travailleur reste sous notre tutelle, bien logé, bien nourri, bien vêtu, forcé d’être sage, et recevant le bonheur tout fait. Non seulement nous réglons ses actions, mais nous arrangeons son avenir, nous l’approprions de longue main à ce qu’il doit faire. Les Anglais avaient autrefois perfectionné les animaux domestiques, dans les sens de leur destination ; nous avons appliqué ce système à la race humaine, en la perfectionnant. Des croisements bien entendus nous ont produit une race de forgerons dont la force s’est concentrée dans les bras, une race de porteurs qui n’ont de développés que leurs reins, une race de coureurs auxquels les jambes seules ont grandi, une race de crieurs publics uniquement formés de bouche et de poumons; vous pouvez voir dans ces loges des échantillons de ces différentes espèces de prolétaires, auxquels nous avons donné le nom de métis industriels »<sup>93</sup>.

C’est toutefois Aldous Huxley qui, en 1932, dans *Le meilleur des mondes*, poussera ces manipulations à leur paroxysme avec le conditionnement des embryons par traitements pour leur permettre de répondre aux qualités et nombres fixés par le service de prédestination afin de résoudre les problèmes liés au marché du travail en produisant le nombre précis de personnes nécessaire à chaque fonction de la société.

Les emprunts sont donc multiples, et, qui a lu Cabet, découvrira effectivement peu avec le projet de Bailly. Pourtant, à aucun moment Bailly ne cite l’utopie de Cabet à laquelle il emprunte tant. Or si Bailly ose parler de panacée pour son système, Cabet qui n’avait pas qualifié son propre projet de tel, le considérerait néanmoins comme suffisamment viable pour oser le mettre en pratique de 1848 à 1895. Et, force est de reconnaître que l’utopie de Bailly ressemble en maints traits à la réalité de la colonie de Nauvoo fondée en Illinois par la communauté icarienne en 1849. Le travail y est obligatoire. Le communisme égalitaire qui y règne interdit à quiconque de posséder quoi que ce soit. Il n’y a pas de monnaie et tous les objets et les produits du travail sont mis en commun. Ainsi, ce que Létoile découvre à l’Est en 1884 se déroule, en vrai, et en partie semblable, à l’Ouest.

Là encore la copie n’est pas conforme : à Nauvoo, le célibat est interdit, tout comme l’alcool, alors que les quantités de vin, cidre, bière, alcools attribuées chaque jour dans le projet de Bailly pourraient donner le tournis à un éthylo-test, quand bien même Bailly mentionne une prévention de l’ivresse et des boissons d’un degré moindre pour les enfants<sup>94</sup>.

---

<sup>90</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 44, 105, 129, 130.

<sup>91</sup> SOUVESTRE Emile, *Le monde tel qu’il sera*, Paris, Coquebert, sans date (1846), 324 p., p. 94-95.

<sup>92</sup> SOUVESTRE Emile, *Le monde tel qu’il sera*, Paris, Coquebert, sans date (1846), 324 p.

<sup>93</sup> SOUVESTRE Emile, *Le monde tel qu’il sera*, Paris, Coquebert, sans date (1846), chapitre XII, p. 155-156.

<sup>94</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 38, 49, 77, 115, 122. Le petit déjeuner est notamment composé d’un oeuf, de pain et d’un litre de bière.

Comme le projet de Bailly, Nauvoo visait l'autosuffisance. Mais, jamais, la colonie icarienne ne produira assez pour l'être et elle dut tout au long de son existence faire appel aux souscriptions en provenance des amis parisiens pour faire face à toutes ses dépenses<sup>95</sup>.

Le régime liberticide et les soucis économiques ruinent les colonies icariennes successives et l'expérience se dissout progressivement en 1878 et 1886 pour s'achever définitivement en 1895. L'expérimentation des idées de Cabet est un échec, et la panacée de Bailly, oubliée.

#### **IV - La panacée des oiseaux ?**

Le projet de Bailly comporte quelques faiblesses.

Pour un projet politique se donnant pour but d'apporter la solution à tous les problèmes du temps, force est de constater que l'auteur n'est guère prolix quant au fonctionnement politique et institutionnel de la société des Toits du Monde.

On apprend que la société, issue du modèle prôné par St Tiburce, s'est mise en place dans un village qui a par la suite fait des émules pour finalement s'étendre progressivement - non sans quelques difficultés - à la totalité de la société des Toits du Monde. Bailly reconnaît que les promoteurs furent conscients des difficultés de la transformation en leur attribuant notamment le message suivant : « Nous savons qu'il existe des hommes capables, des heureux et des malheureux. C'est pour faire une moyenne de tous que nous changeons notre manière de vivre. « L'homme sage se contente de peu » ; comme cela tout le monde sera sage ou forcé de l'être »<sup>96</sup>.

Certains verront cette société comme l'instauration d'une médiocratie désarmante dans laquelle il n'est plus possible de faire valoir ses capacités quand d'autres la considéreront comme la mise en place d'un solidarisme salubre, quitte à le faire par la contrainte.

De cette société communautaire, on sait qu'il s'agit d'une république, dotée de deux chambres, que les députés sont appelés « honorables » et qu'ils donnent l'exemple en mangeant et buvant comme les ouvriers<sup>97</sup>. On apprend bien qu'après le repas du soir, chacun a le choix entre repos, discussion politique et conférence religieuse, et que la soirée de discussion politique se termine en chansons. Mais ces quelques éléments épars peuvent paraître bien limités pour qui souhaite contrer les opportunistes sur leur terrain.

Le lecteur dispose toutefois d'éléments plus nombreux sur la justice des Toits du Monde, ou sur ce qu'il en reste. Bailly ne veut pas de procès dont il critique le coût et qui entraînent la ruine ailleurs dans le monde. Ne disposant pas de « tribunal civil, se [sic] sont les officiers de l'armée qui condamnent les rares délinquants et les criminels, dans un conseil de guerre lorsque les circonstances se présentent »<sup>98</sup>. Les Monts Bolor ne disposent que d'une seule prison et encore ne sert elle que pour des peines d'un ou deux jours de prévention. La peine de mort existe mais est si rare

---

<sup>95</sup> PRUDHOMMEAUX Jules, *Histoire de la Communauté Icarienne*, Thèse de Lettres soutenue à Paris, Nîmes, Imprimerie coopérative La Laborieuse, 1906, 481 p., FOURN François, *Étienne Cabet ou le temps de l'utopie*, Paris, Vendémiaire, 2014, 348 p., <http://premierssocialismes.edel.univ-poitiers.fr/collection/lacoloniedenuvoo>

<sup>96</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 140-153.

<sup>97</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 16-17, 68, 114, 171.

<sup>98</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 46-47.

« que ce n'est pas la peine d'en parler ». C'est par la privation des aliments que les coupables sont punis mais « lorsque la faute se répète trop souvent, on est guillotiné. »<sup>99</sup>.

Comme cela a été déjà vu précédemment, sur les Monts Bolor, « les grandes villes se décentralisèrent pour aller cultiver la terre et travailler à des choses plus sérieuses que des procès, du luxe, et des marionnettes »<sup>100</sup>. Bailly critique ainsi l'inutilité et le parasitisme notamment des professions juridiques et judiciaires :

« c'est pour eux que les ouvriers et ouvrières, en France, font de si longues journées de travail ; c'est pour les négociants, les marchands, les commissionnaires, les colporteurs, les représentants de commerce, les comptables, les employés (de fort gaillards qui s'étiolent dans les bureaux) les notaires, les juges, les avocats, les rentiers, les acteurs de théâtre, les marionnettes, les saltimbanques, les huissiers, les avoués, la police, les cafetiers, etc. Ils sont là (il ne faut pas leur en vouloir, c'est leur ignorance et leur égoïsme qui les a placés là) ; ils sont là, dis-je, comme des araignées attendant que leurs victimes aillent se faire saigner dans leurs toiles. Si l'on voyait, rien qu'en France, tous ceux qui passent une partie de leur temps à compter de l'argent, on pourrait contempler ce spectacle ridicule de plusieurs milliers de personnes occupées à palper et empiler de l'argent ayant été compté déjà tant de fois que les pièces en sont usées ». Si ceux-ci (dont les notaires, juges et avocats, mis avec les voleurs et fraudeurs) « devenaient des producteurs au lieu de n'être que des consommateurs, il serait inutile de travailler lorsque le soleil serait en dessous de l'horizon et il ne manquerait rien à personne »<sup>101</sup>.

Les Toits du monde se satisfont de ce système judiciaire a minima car le rétablissement d'un système marchand rendrait nécessaire la reprise de la lutte contre les voleurs :

« outre la police qui doit se mettre à leur recherche pour les arrêter, il faut la prison pour les enfermer, des juges pour les condamner, des avocats pour les défendre, des geôliers pour surveiller leur détention, etc. [...] ce serait en revenir aux luttes et aux disputes stériles, en occupant ainsi plusieurs milliers d'hommes à plaider, à enfermer des personnes, à les faire travailler concurremment avec le travail libre, lequel est déjà si rare dans les pays où l'on se sert encore de l'argent »<sup>102</sup>.

Au-delà de ces considérations, la démonstration de Bailly est également émaillée de raisonnements parfois simplistes ou partiels qui rendent bancale cette panacée. Ainsi, *La panacée* repose sur un présupposé d'abondance, de surproduction et donc d'autosuffisance en toute chose<sup>103</sup>. Tout comme More dans son *Utopie*, à aucun moment Bailly n'évoque la possible pénurie de quoi que ce soit et pour quelque raison que ce soit, alors que Cabet avait lui prévu l'hypothèse de pénurie alors même qu'il partait du présupposé d'abondance<sup>104</sup>. Bailly ne se pose que la question de l'ordre de consommation des denrées périssables qu'il conviendra de consommer avant celles qui peuvent se conserver<sup>105</sup>.

Pour emporter la conviction de son public, Bailly fait dire à un prêtre rencontré par Létoile que « si l'organisation sociale telle que vous la voyez aujourd'hui, n'avait pas eu lieu avant que le millier d'années dont a parlé notre Seigneur Jésus-Christ fût écoulé, il y aurait longtemps que la fin du monde serait venue et, que, si le reste du monde ne veut pas renoncer à l'argent, en s'organisant comme nous, la fin du monde viendra avant le deuxième millier d'années »<sup>106</sup>. Aussi fiable que les prédictions de Paco Rabanne, l'exhortation millénariste à laquelle se livre Bailly n'y fait rien. Sans aller jusqu'à dire que les Français ne l'ont pas lu, tout le moins ne l'ont-ils pas entendu.

Au détour des pages, le lecteur en arrive parfois à se demander s'il ne va pas y avoir un revirement du héros qui va tout simplement s'opposer au système déresponsabilisant et asservissant qu'il découvre. Et, la fin de l'ouvrage arrive

---

<sup>99</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 50.

<sup>100</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 153-154.

<sup>101</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 189-190.

<sup>102</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 108.

<sup>103</sup> Protectionniste, Bailly dénonce la délocalisation et la concurrence étrangère en même temps qu'il évacue dans sa société importations et exportations. Dès la mise en place du système, le but affiché est de ne plus acheter de biens, de la farine en l'occurrence, à l'étranger. BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 67, 147, 191, 197.

<sup>104</sup> CABET Eugène, *Voyage en Icarie*, p. 53-54.

<sup>105</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 10.

<sup>106</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 155.

avec un Létoile qui demeure convaincu et admiratif de ce système qu'il estime être une véritable panacée alors qu'on aurait pu conclure à un second degré frôlant la dystopie.

Comme en témoigne encore très récemment l'adaptation télévisée de l'uchronie dystopique de Margaret Atwood, *La servante écarlate*, où, parlant du « monde meilleur » instauré par la nouvelle république de Gilead, le commandant Waterford précise à June que « Meilleur ne veut pas dire meilleur pour tout le monde... Ça signifie toujours le pire, pour certains. »

Ni libérale ni anarchiste, la panacée de Bailly est aux antipodes de *l'Humanisphère* anarchiste de 1857 de Déjacque, dans laquelle « *La Liberté est libre* » et où « producteurs et consommateurs produisent et consomment comme il leur plaît, quand il leur plaît et où il leur plaît »<sup>107</sup>. Comme souvent dans le genre utopique, la solution proposée par Bailly contient des aspects liberticides.

Bailly a conscience des questionnements que ne manqueront de se poser les Français qui prendront connaissance du fonctionnement de cette société qui pourrait les inspirer. Ainsi fait-il dire à son héros que « si l'on proposait aux Français de s'organiser comme sur les Toits du Monde, ils répondraient qu'il n'existe pas d'homme libre, à leur goût, dans votre organisation sociale, qu'il y a trop de personnes commandées et que le reste n'a que des devoirs à remplir ». Ce à quoi, Bailly fait répondre un responsable local des Monts Bolor : « dans un état bien organisé, il ne doit y avoir que des citoyens qui obéissent et quelques-uns qui commandent pour le bonheur de tous, car vous savez qu'il est dit : « qu'il est aussi noble de savoir obéir que de savoir commander »<sup>108</sup>.

Cette critique point dans les propos d'Hippolyte, le seul opposant au système des Toits du Monde que rencontre Létoile, qui résume ainsi l'organisation sociale : « Il est vrai que la vieillesse est très bien soignée ici, mais le reste de l'existence, après l'enfance, c'est l'esclavage marchant de front avec les travaux forcés »<sup>109</sup>.

Cette utopie réduit l'homme à ses besoins primaires ; l'habillement, le logement, la nourriture et la boisson<sup>110</sup>. Sa panacée demeure peu épanouissante et, en tout cas, certainement pas pour tous contrairement à sa félicité affichée.

Si cette panacée n'emporte pas forcément l'adhésion de l'homme épris de libertés, de diversités et de plaisirs, ce dernier peut être encore plus réservé sur le sort réservé à la femme. *La panacée* est clairement sexiste et misogyne<sup>111</sup>. Sur les Toits du Monde, seules les femmes de militaires sont privilégiées<sup>112</sup>, les autres sont cantonnées à la confection et avant tout à l'éducation ; les femmes demeurant à l'école « jusqu'au jour de leur mariage, les vierges y restent toute leur vie et les veuves y retournent à la mort de leur mari »<sup>113</sup>. Bailly présente une société sereine qui, grâce à l'école professionnelle qui forme la femme, ne se trouve pas dans une situation où « le pauvre mari se trouve avec une personne sur laquelle il faudrait frapper pour que son ménage corresponde à ses désirs »<sup>114</sup>...

Bailly ferait sourire s'il ne s'agissait d'une organisation présentée en modèle.

---

<sup>107</sup> DEJACQUE Joseph, *L'Humanisphère*, Temps nouveaux, Bruxelles, 1899, 191 p., p. 103.

<sup>108</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 194-195.

<sup>109</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 106.

<sup>110</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p.19, 145.

<sup>111</sup> « Honorons ce grand saint qui s'est donné la peine de monter sur les Toits du Monde afin de nous prouver que l'argent était notre plus grand ennemi tout en rendant orgueilleux ou efféminés ceux qui le possèdent », BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 88. Et, pour Bailly, des libres penseurs naîtront « des enfants qui, petits ou grands, deviendront rapaces comme des rats ou efféminés comme de faibles femmes », BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 101.

<sup>112</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 169.

<sup>113</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 33.

<sup>114</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 33, 82, 95, 112, 116, 169.

Dans la société policée des Monts Bolor, des bals sont organisés afin que les jeunes femmes puissent trouver des maris mais ces bals ne se font jamais de nuit et les femmes qui rentrent en retard sont considérées comme fiancées<sup>115</sup>.

Les mariages se font sans cérémonie ni festin et toujours entre personnes qui ne sont pas d'« âges disproportionnés » afin d'éviter le ridicule, la stérilité et la dégénérescence des enfants<sup>116</sup>. « Le mari a sa femme auprès de lui la nuit et le dimanche ; en d'autres temps, les époux sont le plus souvent séparés ; par conséquent ne disputent jamais. L'homme n'ayant sa femme auprès de lui qu'en ces moments-là, la lune de miel dure beaucoup plus longtemps ».

S'il est bien accueilli et entretenu les deux premiers jours, l'étranger est également stigmatisé. Il doit arborer un petit chapeau rouge qui le distingue des natifs et lui sont interdites les friandises et pâtisseries offertes aux locaux le dimanche<sup>117</sup>.

De surcroît, le registre utilisé par Bailly est émaillé d'homophobie et d'antisémitisme<sup>118</sup>.

Bailly prête toutefois une grande attention aux animaux dont il prend soin, qu'il s'agisse des animaux de charge<sup>119</sup> ou bien encore des animaux de compagnie qui, non productifs, sont proscrits. Ainsi trouve-t-on à la place des oiseaux en cage, accrochés, à la place des cages, des vers de Victor Hugo issus de « Liberté » de *La légende des siècles* qui commence par « de quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages ? »<sup>120</sup>.

Ainsi, seuls les animaux, et plus particulièrement les oiseaux, y trouveraient ils leur compte ? Pas sûr que cela soit suffisant pour convaincre même Aristophane.

Sans aller jusqu'à suivre le marquis d'Harville qui, dans *Les mystères de Paris*<sup>121</sup>, présentait son pistolet comme la seule panacée universelle à tous les maux, force est de constater que la panacée de Bailly n'est finalement pas à la hauteur de ses prétentions. Et, de cette panacée qui visait à répondre à la question sociale et à ses crises, on ne gardera que sa dimension ironique comme Louis Reybaud le fit en 1842 dans son truculent *Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale*<sup>122</sup> à propos de la panacée inventée par le docteur Saint-Ernest qui, prétendant tout guérir, finalement ne guérissait rien. A moins que, dans une vision encore plus pessimiste, on choisisse pour conclure les propos de François Mauriac qui, au sortir de la guerre, dans *Le bâillon dénoué*<sup>123</sup>, considérait qu'« il n'y eut jamais tant de « plans » qu'à la veille du désastre. On peut dire qu'à l'heure où, à la lettre, la France se désagrègeait, jamais de plus habiles médecins ne se bousculèrent à son chevet, qui tous étaient assurés de détenir le meilleur remède. Nous

---

<sup>115</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 33,94-95.

<sup>116</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 32-34, 95-96.

<sup>117</sup> En outre, les étrangers sont censés ne pouvoir se marier sur les toits du monde mais Létoile obtient une autorisation pour ce faire. BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 54, 87, 90, 96.

<sup>118</sup> Souhaitant faire des affaires et gagner de l'argent, Hippolyte, l'opposant, se voit désigné comme « oh ! c'est un vrai juif » (105) et dans cette société religieuse, les juifs sont responsables de la mort de Jésus-Christ. BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 105, 138.

<sup>119</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 10.

<sup>120</sup> BAILLY Eugène, *La panacée*, p. 186.

<sup>121</sup> SUE Eugène, *Les mystères de Paris, 5<sup>e</sup> partie, chapitre 6* : « M. d'Harville, prenant un pistolet de combat, l'arma, et dit en riant : – Voici, messieurs, la panacée universelle pour tous les maux... le spleen... l'ennui... »

<sup>122</sup> REYBAUD Louis, *Jérôme Paturot : A la recherche d'une position sociale*, 1846, Paris, Paulin, tome I, p. 105-109. « Le docteur Saint-Ernest énumérait les maladies justiciables de sa méthode curative. Comme on le devine, rien ne se dérobaît à l'action souveraine de cette panacée ».

<sup>123</sup> MAURIAc François, *Le bâillon dénoué. Après quatre ans de silence*, Paris, Grasset, 1945, p. 393.

sommes payés pour connaître l'inutilité de ces panacées, de ces programmes mirifiques, tapés à la machine. Aucun ne mordait sur le réel. ». Et le recours à l'utopie dépayssante n'allait pas changer le sort de ces pages oubliées.

Le lecteur pourrait être tenté de se plaire à conclure sur l'œuvre de ce misogyne qu'était Bailly en reprenant les propos que Pierre Sylvain Maréchal tenait en 1801 dans son *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes* au Considérant 26 : « Combien la lecture est contagieuse : sitôt qu'une femme ouvre un livre, elle se croit en état d'en faire; »<sup>124</sup> pour regretter que sitôt que Bailly eut ouvert le livre de Cabet, il se crut en état d'en faire... Mais le propos serait injuste car si *La Panacée* de Bailly n'est certes pas indispensable dans l'histoire de l'utopie, elle ne mérite toutefois pas cet oubli absolu des ouvrages consacrés au genre. La réponse que veut apporter Bailly aux crises de son temps montre la récurrence de l'inaccomplissement des questions et réponses évoquées.

C'est la raison pour laquelle, il est préférable de conclure avec Joseph Déjacque et son utopie anarchique de 1857 dans laquelle il écrivait que « Les chercheurs du bonheur idéal comme les chercheurs de pierre philosophale ne réaliseront peut-être jamais leur utopie d'une manière absolue, mais leur utopie sera la cause de progrès humanitaires. L'alchimie n'a pas réussi à faire de l'or, mais elle a retiré de son creuset quelque chose de bien plus précieux qu'un vain métal, elle a produit une science, la chimie. La science sociale sera l'œuvre des rêveurs de l'harmonie parfaite »<sup>125</sup>.

----

---

<sup>124</sup> MARECHAL Pierre-Sylvain, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes* Paris, Massé, An IX, 1801, vij+106 p., p. 11.

<sup>125</sup> DEJACQUE Joseph, *L'Humanisphère*, Temps nouveaux, Bruxelles, 1899, 191 p., p.72-73.